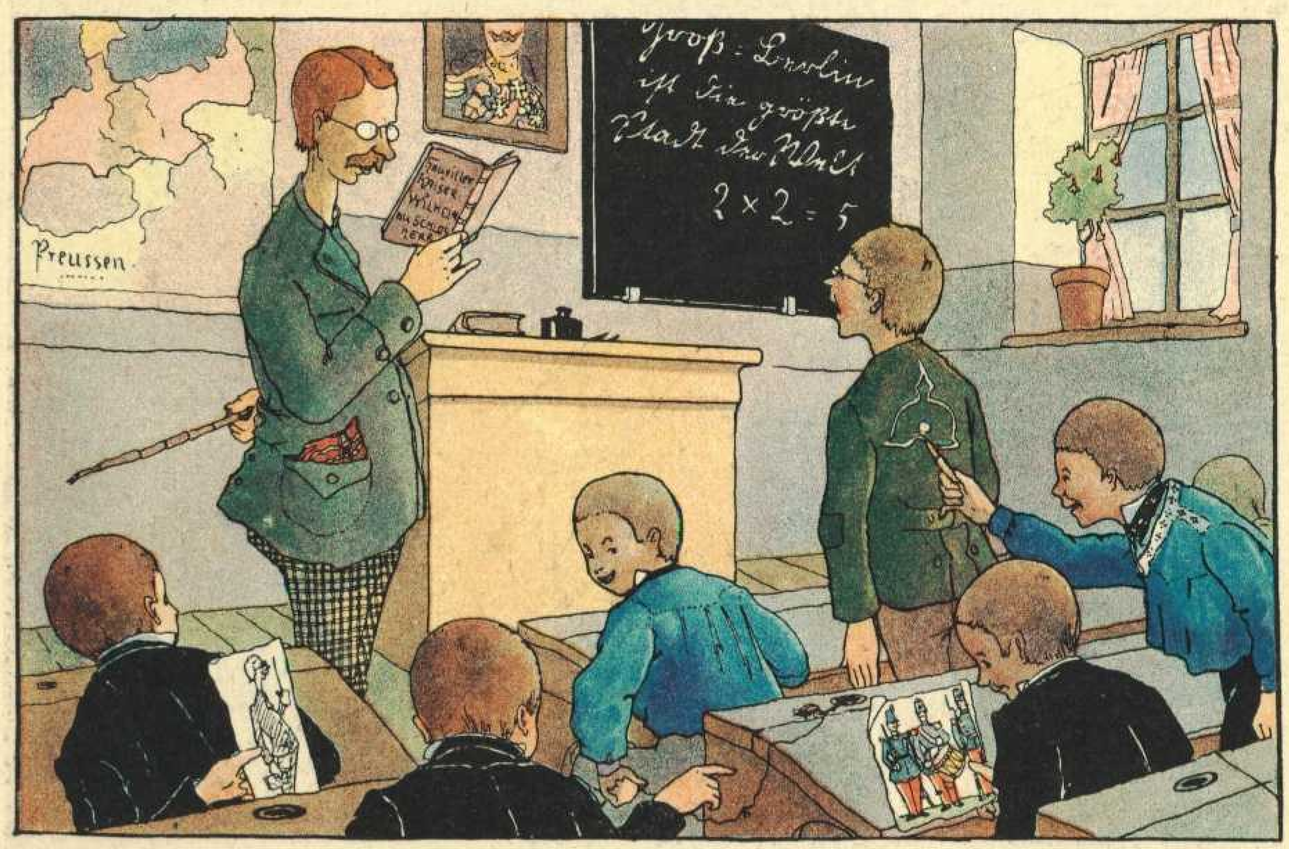
A l'école il y a deux maîtres. L'un, le père Vetter, est très vieux, et tout le monde l'aime. Avant la guerre déjà il enseignait le français aux mamans et aux papas des petits Alsaciens d'aujourd'hui, et maintenant encore, quand un enfant du village veut aller en France, c'est le père Vetter qui lui apprend les mots les plus utiles, et qui, à l'aide d'une vieille grammaire tout usée, essaie de lui faire comprendre toute la beauté de la langue française. Nul mieux que lui ne sait évoquer la terrible bataille de la dernière guerre. Quand il raconte comment la maison d'école fut transformée en ambulance pour les turcos et les cuirassiers mourants, quand il décrit le monceau de cuirasses rangées le long des maisons pour faire un passage aux troupes allemandes — alors les petites filles ont envie de pleurer, et les yeux des petits garçons brillent comme s'ils entrevoyaient le jour où l'on aurait le droit d'oublier tous ces malheurs. Le père Vetter porte une grande redingote comme les papas de ses élèves; par dessus les lunettes qui chevauchent le bout de son nez, ses bons yeux regardent en face; il est de toutes les noces, de toutes les fêtes de famille... et jamais petit garçon n'a songé à faire des farces dans sa classe. Mais un jour le gouvernement l'a trouvé trop vieux et nous a envoyé un jeune instituteur pour l'aider. C'est un monsieur hautain et dur, avec un faux-col en caoutchouc et un veston de drap vert ; il ne parle qu'un haut-allemand tourmenté et prétentieux; il est le correspondant du journal allemand de Strasbourg ; il a toujours à la main une baguette et rosse tous les enfants, sauf les fils du gendarme : pour eux il est tout miel et tout sucre. Il croit tout savoir et pourtant dans sa classe on ne fait qu'apprendre et répéter à l'infini des chansons patriotiques. Enfin, malgré sa baguette, on lui joue plus de tours en une semaine qu'au père Vetter en toute sa carrière.



http://www.digibib.tu-bs.de/?docid=00000394